

ble aohova de le décider. —Fuir ! dit-il à l'interprète, im-

L'interprète, épouvanté de la hardiesse de Farandoul, hésitait ; un geste énergique de notre ami lui donna du courage.

Il n'y eut qu'un cri parmi tous les nobles japonais ; les sabres brillèrent au grand effroi des dames, et toute l'assemblée jura de combattre jusqu'à la mort pour les droits du prince et la liberté de la province de Miko.

Déjà les dames étaient conduites jusqu'à leurs norimons par des serviteurs empressés. Tous les hommes, pères, frères, maris ou parents, se rangeaient sur les côtés le sabre à la main.

Sur un ordre de l'interprète, des hommes de l'escorte avaient des chevaux pour le faux prince et ses amis. Farandoul sauta en selle ; immédiatement, Mandibul et ses marins en firent autant et vinrent se ranger, sabres nus, autour de Farandoul.

Pendant que Farandoul, devenu prince de Miko, galopait avec sa femme Yamida sur la route de Miko, le vrai prince Kaïdo, jeté garroté et bâillonné dans un norimon fermé, était conduit à marches forcées par les conspirateurs vers Fatouma, seconde ville de la province, où l'étendard de la révolte avait été arboré le matin même.

Le pauvre Kaïdo était bien triste. Décidément ses ennemis ne voulaient pas lui laisser le temps de fléchir le destin ! S'ils ne l'avaient enlevé qu'après le mariage, il eût encore espéré. L'oracle aurait eu toute facilité pour s'accomplir pendant sa captivité ; mais les conspirateurs ne lui avaient même pas laissé cette chance !

Revenons à nos amis. La nuit était venue quand le cortège se présentait aux portes de Miko. On courut jusqu'au palais ; là, cinq ou six grands personnages voulurent haranguer le prince.

—Diablo ! Il ne faut pas qu'ils m'approchent. Arrêtez-les, dites-leur que j'accepte leur démission. Ils n'ont pas su prévoir les troubles, qu'ils rendent leurs portefeuilles ! Allez, parlez ! soyez sévère ! Révoquez tous les

fonctionnaires et renvoyez tout le personnel du palais. Je fais maison nette.

(A continuer.)

Le Canard MONTREAL, 5 JAN. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an.

CAUSERIE J'arrive bien tard, chers lecteurs, pour vous présenter mes souhaits de bonne année et depuis cinq jours on a dû vous en faire de toutes les couleurs.

Je vous souhaiterais bien une bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours, mais on a dû vous répéter cela au moins une centaine de fois depuis le premier de l'an et si vous n'êtes pas heureux en 1884 vous serez... bien malheureux et ce ne sera pas la faute de vos amis.

Pour vous, vieux célibataire enragé, je ferais des vœux pour qu'une douce main d'ange vint frotter au plus tôt vos rhumatismes, mais on a dû vous promettre une petite femme à Pâques, et vous n'auriez que l'air de mes souhaits car si vous ne l'avez pas à Pâques, vous l'aurez probablement à la Trinité, ou vous y mettez de la mauvaise volonté.

Je souhaite : A mes lectrices, l'écrème de la barbe de toute la rédaction ; A "ma tante" des ciseaux tout neufs, les siens devant être complètement usés ; A "monsieur Ernest" beaucoup de succès dans le bois... et ailleurs.

A nos dignes échevins, une arche de Noé pour leur permettre de faire une étude spéciale des dangers que présentent les bêtes à cornes... et sans cornes.

Au grand L. A. Sénécal, un pac-tin perfectionné pour qu'il ne perde pas l'habitude de tirer les flechettes.

A notre grand-vicaire une nouvelle excursion aux Folies-Bergères et une succulente queue de castor.

Au critique musical de la Minerve une bonne salade de homard pour lui faire perdre le goût des tartines italiennes qu'on lui a servies la semaine dernière.

tionnaires Bénéard, son Larousse étant à moitié dévoré. A toutes les vieilles filles, une pitié grande largeur.

Quand arrive l'époque du premier jour de l'an, alors qu'une moitié du genre humain se dispose à exploiter l'autre, je me rappelle toujours avec plaisir le quatrain bien connu :

Le plus avare homme de Rennes Repose sous ce marbre blanc ; Il mourut le premier de l'an Pour ne pas donner des étrennes.

Je l'admire, moi, ce brave pingre ; il ne fait pas comme ceux dont je vous parlais la semaine dernière, chers lecteurs, qui s'absentent pendant une semaine à cette époque de l'année et dont je vous conseillais de ne pas suivre l'exemple.

Pour faire une niche aux exploit-teurs de la bonne année, cet intelligent renoué ferme brusquement le robinet de son existence. Je me découvre devant ce martyr du chantage ; et ce prix de devoir accompli, je commande à mon imagination de me faire assister à la scène qui suivit cet héros que trépas.

J'aperçois alors la horde de quinquardevins grimper allègrement l'escalier de ce noble Harpagon. La courtoisie est dans tous les yeux, les bouches s'exercent à grimacer des sourires, les figures suivent la plus obsequieuse platitude.

La vieille servante qui vient ouvrir est impitoyablement criblée de souhaits, bombardée de compliments, bombardée de vœux. Sans se déconforter par ces manifestations aussi sincères que spontanées, la gouvernante conduit la bande d'écumbeurs devant le cadavre de son maître.

Le défunt paraît s'être endormi du dernier sommeil en rêvant à sa bonne charge : ses lèvres blêmes et crispées ricanent encore. Quelque chose de narquois persiste en son rictus rigide. Ce mort semble narguer les vivants et se moquer de ses visiteurs !...

Voyez-vous d'ici, chers lecteurs, le morne et grotesque dédainement de cette nuée de combat ? Ne saurez-vous pas, comme moi, l'épatolement du cordonnier, la stupefaction du commerçant de cendres et de guenilles, l'effarement du charretier, la consternation du vidangour, l'écrasement du seigneur de bois ? Quel rude soufflet, mon oncle ! S'attendre à paiper des étrennes et ne recevoir que le sourire sardonique d'un mort : cela ne paraît-il pas passer, au besoin, pour le comble de la déception ?

Cependant la meute de chiens affamés bat en retraite, et j'entends l'escouade retentir de ses aboiements : —Ea r'la un vieux butor ! —Y a des gens qui savent pas vivre ! —Espèce de cancre ! —Piguouf ! —Vieux serro-la-poigne ! —Baise-la-piastre ! —Espèce de chamoau !

Ceci vous explique pourquoi, chers lecteurs, lorsque revient le premier janvier, j'éprouve beaucoup de plaisir à évoquer le souvenir de ce bon vieil avare de Rennes. Comme les héros de l'antiquité, il n'hésita pas à s'immoler pour donner au monde un sublime enseignement :... la seule chose peut être, qu'il eût jamais donnée de sa vie.

Un jeune sous-lieutenant de l'armée anglaise, en garnison dans l'Inde venait d'obtenir un congé de quelques jours pour cause de maladie. Comme il voulait prendre un repos

absolu, il se rendit dans une petite ville voisine et descendit au meilleur hôtel. Mais souvent l'homme propose et... les circonstances disposent.

Le lendemain de son arrivée notre jeune militaire raconte une ravissante enfant de dix-huit ans, blonde et belle comme un ange et il en devint de suite éperdument amoureux. Trois jours après il avait demandé la main de la jeune fille, avait été agréé et l'heureux jour avait été fixé. Il y avait bien cependant une petite objection. Le colonel à qui notre amoureux devait l'obédience était, comme tous les anglais, excessivement rigide en fait de discipline, et il existait au régiment une règle qui défendait à tous les sous-lieutenants de désertir les saints drapeaux du célibat.

Il adressa donc au sous-lieutenant un télégramme aussi péremptoire que laconique et conçu en ces termes :

"Ralliez-vous de suite" (Join at once).

En recevant cette fatale dépêche le brave enfant de Mars fut frappé d'épouvante et le plus sombre des poir envahit son âme. Que faire ?... Il se rendit sans plus tarder chez sa douce fiancée et lui montrant la maleconscience missive il fondit en larmes.

La jeune fille, puisant dans son amour une sagacité qu'on ne trouve d'ailleurs que chez la femme sut se montrer à la hauteur de la situation. "Mais, je ne vous comprends pas, Arthur, répondit-elle en baissant ses beaux yeux et en rougissant beaucoup, vous vous désollez, quand vous devriez vous réjouir, si vous m'aimiez comme vous le dites. Quant à moi j'ai suis enchantée de voir que votre Colonel approuve notre union.

Soulement je le trouve un peu pressé ; je ne serai jamais prête aussi vite que cela. Je ferai cependant mon possible, car il ne faut pas oublier, mon chéri, que vous devez l'obéissance à votre Colonel et qu'il vous faut vous conformer à ses ordres."

La foudre serait tombée sur sa tête que le jeune homme n'aurait pas été plus surpris. —"Mais tu ne vois donc pas que ce damné télégramme vient entraver tous nos plans ? Et pour parler comme tu viens de le faire, il faut que tu n'en aies pas saisi le sens. Il dit péremptoirement : "Ralliez-vous de suite." (Join at once.)

La jeune fille rougissant de plus en plus, fixa son clair et limpide regard sur son fiancé et répondit avec une simplicité charmante : "Mais, c'est vous, mon bien-aimé, qui semblez ne pas comprendre cette bienheureuse dépêche. Votre Colonel vous dit tout simplement : ralliez-vous de suite (Join at once) ce qui, suivant moi, doit se traduire par "mariez vous immédiatement. Il est absolument impossible qu'il ait voulu dire autre chose, et encore une fois, c'est vous qui ne comprenez pas."

Un cri de joie s'échappa des lèvres d'Arthur : un intelligent sourire illumina sa figure et, s'inclinant profondément devant sa fiancée, il la remercia de son adroite explication.

Quarante-huit heures après l'heureux couple était marié et le jeune époux adressait à son colonel la réponse suivante : "Vos ordres ont été exécutés. Nous nous sommes alliés de suite (we were joined at once).

Comme tous les esprits sont encore plus ou moins remplis de musique après la grande saison d'opéra italien que nous avons eue la semaine der-

nière, je terminerai par un petit épisode de la vie d'un musicien.

Un matin que Halévy orchestrait sa partition des Mousquetaires de la Reine, il entend chanter dans la cour de sa maison, l'un des motifs de sa nouvelle partition.

Surpris d'abord, il s'assure que cet air est bien le sien et passant tout-à-coup de l'étonnement au désespoir : "Je suis perdu ! s'écria-t-il, je n'ai plus d'idées... J'aurai cru de moi ce chant qui n'est qu'un souvenir, une reminiscence de quelque autre ouvrage... Je ne compose plus... je copie !..."

Puis il se ravise, s'informe du chanteur dont la voix aigre vient de lui causer une telle émotion... C'est un peintre en bâtiment, lui répond-on, qui lave et reb Blanchit la maison.

Il appelle le peintre et l'interroge en tremblant sur l'origine de l'air dont il accompagnait ses travaux :

—Ma foi ! lui dit l'artiste en plein vent, j'ai retenu ça d'un opéra que l'on répétait à l'Opéra-Comique pendant que nous restaurions la salle

Cet opéra était celui qu'écrivait le maître Nous ne voudrions pas jurer que dans sa joie, il n'ait pas embrassé l'artiste !

CHRONIQUE

Allons, surnuméraire, mon ami, endosse ton frac et chausse tes escarpins. Madame Pitanchard restera chez elle ce soir.

Tu sais ce que parler veut dire. Une tasse d'eau chaude écurante, deux « Petits Alberts » pas davantage, trois sonates à applaudir, un monologue à révoier, total ; une soirée d'ennui et douze sous d'omnibus.

Ne vaudrait-il pas mieux rester au coin du feu, dans ta chambrette du quartier latin entre ta bonne pipe, et le dernier roman d'Oleudorff ?

Il ne faut pas « blaguer » le service. Madame Pitanchard est rigide comme une barre de fer ; elle passe la revue de tous les surnuméraires et si tu manques l'heure de la signature, je veux dire de la tasse chaude, tu peux te fouiller ami surnuméraire pour ta gratification du premier de l'an.

A 9 heures sonnantes Madame Pitanchard, flanquée d'Aglaé et d'Eustachie est sous les armes.

Un dernier coup d'œil à la cuisine, la bouillotte chante, comme il est de son devoir ; le nord de oravato de M. Pitanchard est correct et Aglaé se tient suffisamment droite, les surnuméraires peuvent défilier à la parade.

Madame Pitanchard est une des fortes têtes du min'istère, une des colonnes du gouvernement.

Les propositions d'avancement passent toutes par ses mains ; malheur à l'éphébe assez incivil pour ne pas trouver ses petites soirées charmantes, la voix d'Aglaé ravissante... Mieux eût valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né ou que sa mère le jour de sa naissance lui eût attaché au cou une meule de moulin et l'eût jeté au plus profond de l'Océan. Surnuméraire il est, et surnuméraire il restera : il sera à jamais l'opprobre du ministère et on lui refusera même des travaux supplémentaires.

Heureux, trois fois heureux au contraire Gaëtan de Sainte-Obèse. En voilà un garçon distingué qui dit le monologue, comme Coquelin lui-même, et accompagne au piano la plaintive Aglaé.

Et réservé, ma chère ; jamais plus d'un « petit Albert ».

Aussi, c'est l'espoir du ministère, il est sûr de son avenir, celui-là, et Aglaé rougit en le regardant à la dérobée. C'est pour lui que sont faits les travaux extraordinaires, les sermons